

LE CRÉPUSCULE
DES DIEUX
STÉPHANE PRZYBYLSKI



Stéphane Przybylski

Le Crépuscule des dieux

Tétralogie des Origines – 4

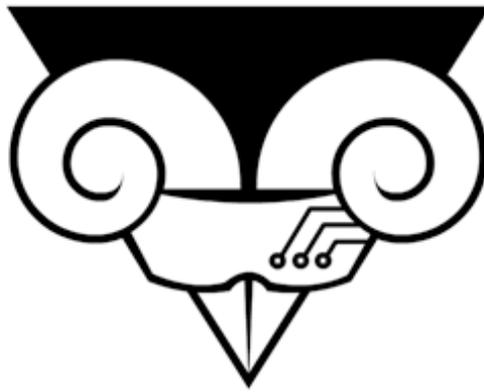
Ouvrage publié sous la direction
de Olivier Girard & Erwann Perchoc



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 2017, le Bérial'

Illustration de couverture © 2017, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-811-9

Parution : septembre 2017

Version : 1.0 — 21/08/2017

*Si ce n'est pas l'amour,
c'est la bombe qui nous réunira.*

Morrissey

Prologue

*La Gomera, aéroport de Playa de Santiago, îles Canaries,
24 décembre 2017*

BAIGNEE PAR LES BRUMES portées par les alizés, l'île de La Gomera était une oasis de végétation perdue au milieu de l'Atlantique. Ses hautes montagnes rocheuses partaient à l'assaut d'un ciel toujours radieux. Ses côtes arides, ses falaises vertigineuses, formaient comme une barrière naturelle protégeant l'intérieur des terres : de profondes vallées où s'épanouissaient les espèces endémiques de la laurisylve, cette forêt subtropicale humide qui recouvrait l'ensemble du bassin méditerranéen à l'ère tertiaire. Prospérant pleinement dans le cocon préservé du parc du Garajonay, les végétaux ayant survécu aux bouleversements climatiques qui avaient fait passer les dinosaures de vie à trépas continuaient de résister au temps, à la civilisation, au réchauffement de la planète... dans l'attente de la prochaine extinction.

En ce début de XXI^e siècle, le littoral ressemblait fort à celui observé par Christophe Colomb après qu'il eut décidé de faire de La Gomera son ultime escale sur la route du Nouveau Monde. Mais ce minuscule havre au cœur de l'océan était depuis devenu un spot touristique réputé, un lieu de villégiature pour les passionnés de nature venus admirer ce morceau de Terre d'avant l'avènement de l'homme.

Construit à proximité des eaux tumultueuses de l'Atlantique, l'aéroport de Playa de Santiago était censé répondre à cet afflux massif de visiteurs dans l'île. Toutefois, en ce début d'après-midi ensoleillé, pas un seul appareil ne s'alignait sur le parking. Les quelques bagagistes réunis en bord de piste tuaient le temps en attendant le prochain vol, regards perdus vers le large.

Un rugissement de moteurs de voiture leur fit tourner la tête. Des Dodge lancés à vive allure s'engageaient sur le tarmac ; quatre roues motrices, plaques minéralogiques vertes désignant un corps diplomatique,

feux de pénétration dans les pare-chocs avant. Habitué au ballet des avions de ligne, au va-et-vient des passagers en short se hâtant de rejoindre leurs bus climatisés, les employés de l'aéroport ôtèrent les mains de leurs poches, surpris par cette singulière irruption dans la zone réservée.

Le cortège s'immobilisa face au parking numéro un. En règle générale, les touristes des vols charters regagnaient le terminal à pied, or ces clients-là se faisaient déposer au pied de leur appareil. Un sacré traitement de faveur. Sûrement une huile quelconque venue profiter du printemps éternel.

La Peugeot break de la Guardia Civil pénétra sur le terrain d'aviation à petite vitesse pour aller se ranger devant les bagagistes ; deux agents de la brigade aéroportuaire se trouvaient à bord, tassés sur leurs sièges, coudes appuyés à la portière.

Le chauffeur interpella les employés :

« ¡Hola señores! Es un servicio especial del U.S. Department of State ! » dit-il entre deux mastications de chewing-gum tout en désignant les 4x4 du doigt. Très imprégné du rôle qu'il croyait devoir jouer pour ce « service spécial » — son quotidien consistant à renseigner les touristes sur les meilleures plages naturistes de La Gomera — le policier tentait de prendre l'accent d'un cow-boy, sans nul doute impressionné par le fait que les véhicules officiels en question appartenaient au département d'état, le ministère des Affaires étrangères des USA.

Les employés se lancèrent des regards complices, puis l'un d'eux s'adressa aux fonctionnaires sur un ton familier :

« On avait bien compris que c'était des gros bonnets : si c'était Beyoncé dans une de ces caisses, vous seriez déjà garés sur le numéro un pour la reluquer de près... »

Des crissements de pneu empêchèrent le chauffeur de répondre. Un jet se posait sur la piste. Inversant brutalement ses réacteurs dans un sifflement strident, il freina en un temps record, quitta le runway avant de s'engager sur le tarmac : un Citation Longitude, un avion d'affaire. Le bimoteur aux lignes effilées stoppa sa course à quelques mètres des voitures noires. L'appareil à peine immobile, une dizaine d'hommes — costumes sombres, lunettes fumées — jaillirent par les portières des Dodge, encerclant le Cessna tout en scrutant les environs.

L'un des bagagistes émit un long sifflement devant ce déploiement de force.

« Ces messieurs ont fait savoir à la tour de contrôle qu'ils n'auraient pas besoin de vous pour porter leurs valises, reprit l'agent de la Guardia Civil.

– Mais c'est Donald Trump ! plaisanta l'un des employés.

– Qui que ce soit, nous n'avons pas été autorisés à connaître l'identité des occupants de cet appareil, soupira le chauffeur de la Peugeot. Pas de manifeste ou de liste des passagers, encore moins de plan de vol. On nous a juste ordonné de fermer nos gueules ! »

La porte du jet privé s'ouvrit. L'équipage déploya aussitôt la passerelle escamotable. Un des membres du comité d'accueil monta à bord, disparut dans l'habitacle, pour réapparaître quelques instants plus tard avec une bonbonne d'oxygène dans la main gauche, soutenant de son bras libre un vieillard en complet gris. Grand, maigre, voûté, le passager du Cessna portait un masque respiratoire sur le nez et se déplaçait avec difficulté.

« Si c'est Trump, il en a plus pour très longtemps », ricana le policier.

Suspendue au bord d'un précipice, comme en équilibre, la maison était perchée au sommet d'une falaise haute de quarante mètres battue par les vagues, muraille coincée au confluent de deux ravins qui entaillaient profondément les montagnes dominant le site. Des cultures en terrasses cernaient la demeure ; il y avait là tout ce que l'on pouvait imaginer dans un potager méditerranéen arrosé par l'eau fraîche d'une source descendue des collines. Le propriétaire cultivait également des fleurs et des fruits tropicaux. Isolée, presque inaccessible, ceinte de murets en pierres sèches, la bâtisse blanche de deux étages aux volets verts et au toit plat s'inspirait de l'architecture andalouse. On ne pouvait s'y rendre que par un sentier escarpé. En suivant ses méandres, on débouchait sur une série d'escaliers dégringolant jusqu'au port de Valle Gran Rey. La modeste station balnéaire située sur la côte ouest de La Gomera sommeillait encore en cette fin d'après-midi. Elle ne s'animerait que lorsque le soleil aurait touché la surface des flots.

Une jeune femme se déplaçait d'un pas léger sur le chemin qui reliait la maison isolée au bourg ; unique objet mobile dans ce paysage lumineux caractéristique d'une belle journée d'hiver sous ces latitudes. Elle atteignit le bas des marches puis longea le bord de mer jusqu'aux quais. Fine, élancée, les cheveux blonds coiffés en tresses, la peau bronzée, elle portait une robe en coton rose et des Converse délavées aux pieds ; sans le panier rempli de fleurs reposant sur son bras, on aurait pu la prendre pour une de ces baigneuses de la communauté germanophone du coin — communauté dont on retrouvait l'essentiel pratiquant le naturisme sur la plage de sable noir située à deux pas de là.

Ayant contourné le mouillage où se balançaient mollement des barques de pêcheurs décrépites, la jeune femme quitta le quai désert,

s'engagea dans une ruelle et déboucha sur le front de mer où s'alignaient quelques bars.

Elle gravit les marches conduisant au Tambara Café, un établissement réputé pour ses Piña Colada et la quiétude de sa terrasse bercée par le bruit des vagues. C'est alors qu'elle avisa un 4x4 immobilisé sur la promenade longeant le rivage. Ce ne furent ni les vitres fumées ni les plaques diplomatiques du Dodge qui retinrent son attention, mais plutôt la façon cavalière dont le véhicule stationnait, ses roues droites empiétant largement sur la partie de trottoir réservée à la circulation des cycles.

Haussant les épaules, la jeune femme poussa la porte du bar et pénétra dans la salle.

« ¡Holà !

– ¡Holà, Emma ! ¿Que tal? » Un garçon blond, une vingtaine d'années tout juste, se tenait derrière le comptoir ; son accent germanique n'aurait pas pu être tranché par la hache d'un guerrier du Valhalla. Grand, athlétique, des cheveux longs, la peau couverte de tatouages de surfeur tannée par le soleil. La présence de ce géant nordique contrastait avec le mobilier et la décoration des lieux évoquant l'Inde et ses divinités.

« Voici les fleurs que tu m'as commandées, Hans. » Elle s'exprimait en allemand, avec une délicieuse tonalité hispanique qui lui épiçait le bout de la langue.

« Toll ! Je vais pouvoir décorer la salle pour la fête de ce soir. Dis-moi combien je te dois.

– Je vais te préparer la facture, répondit-elle en posant son panier sur une table. Mais auparavant, puis-je t'emprunter tes toilettes ?

– ¡Mi casa es tu casa, guapa! »

Emma disparut derrière un rideau de perles colorées.

Tandis qu'elle se lavait les mains, la jeune femme décela un ronronnement de moteur qui montait de la ruelle située sur l'arrière du Tambara. Jetant un coup d'œil machinal par la petite fenêtre au-dessus du lavabo, elle aperçut un gros 4x4 noir obstruant le passage. Elle aurait pu le jurer, cette voiture était du même modèle que celle stationnant sur la promenade quelques instants auparavant.

Emma voulut en avoir le cœur net. Regagnant la salle, elle inspecta la rue du regard tout en restant cachée derrière les persiennes qui ne s'ouvraient que pour le coucher du soleil.

« Un souci ? s'enquit le jeune homme étonné.

– Tu as déjà vu cette caisse ? demanda-t-elle sans se retourner.

– Laquelle ? » Hans passa de l'autre côté du bar, jeta un œil à l'extérieur.

« Ce Dodge noir qui stationne sur la piste cyclable...

– Jamais vu. Appelle la Guardia Civil, si tu trouves qu’il est mal garé ! »

Emma ne réfléchit pas davantage.

« *¡Hasta luego, Hans!* »

La jeune femme franchissait déjà la porte, laissant son interlocuteur dans l’attente d’une réponse à sa question quant à la facture pour les fleurs.

*

« Elle quitte le Tambara par devant ! » annonça le chauffeur du Dodge dans son micro-oreillette. Portant un costume et une cravate sombres, Ray-Ban noirs sur le nez, l’homme s’exprimait en anglais avec un accent américain.

Les passagers de la voiture étaient dotés d’un équipement de communication et d’effets vestimentaires identiques ; ils pointaient des carabines M4 vers le plancher, index calé le long de la carcasse de leur arme.

Une voix grésilla dans leurs écouteurs :

« Rabattez-la comme convenu, *Uranverein*. »

Les quatre hommes se dévisagèrent, conservant un masque inexpressif. Ce fut l’unique signe témoignant de leur nervosité à l’idée d’opérer en Espagne en temps de paix, à l’heure où les familles reviennent de la plage.

« Que la fête commence ! » s’exclama celui qui tenait le volant en enfonçant la pédale d’accélération.

Emma ne se retourna pas quand les pneus crissèrent sur l’asphalte ; elle atteignait déjà le bas des marches menant au bar. Sur sa gauche, une ruelle en pente rejoignait l’arrière de l’établissement. Le 4x4 qu’elle avait aperçu depuis les lavabos surgit en haut de la venelle, s’avançant dans sa direction à petite vitesse. L’espace entre les façades était tout juste suffisant pour lui permettre de passer.

La jeune femme détourna le regard, s’engagea droit devant elle dans l’artère qui conduisait au port, s’élançant au pas de course sitôt hors de vue des occupants de la voiture noire.

Une accélération du Dodge, suivie d’un freinage brutal. Jetant un bref coup œil par-dessus son épaule, Emma constata que le 4x4 était trop large pour négocier un virage aussi serré. Le chauffeur repartit vivement en marche arrière.

La fugitive évalua la situation sans ralentir sa course : sur sa droite, un véhicule remontait le front de mer et risquait d’arriver avant elle au

mouillage ; sur sa gauche, le second tout-terrain lui interdisait de rebrousser chemin vers le centre de Valle Gran Rey.

Fonce, te pose pas de questions !

Emma piqua un sprint jusqu'au quai. Elle était déjà trempée de sueur.

À son immense satisfaction, la jeune femme constata que le Dodge stationnait à cinquante mètres de là, bloqué derrière la barrière délimitant la zone piétonne. Deux hommes mirent pied à terre — des costauds en costume aux cheveux coupés courts. L'instant auquel Emma se préparait depuis l'enfance était arrivé. Elle s'enfuit à toutes jambes par le chemin qui longeait le mouillage, les gorilles lancés à ses trousses.

Il n'y avait qu'une seule pièce au rez-de-chaussée de la maison blanche. Vieux parquet ciré, odeur d'encaustique, volets fermés plongeant les lieux dans une douce pénombre ; on entendait le bruit des vagues s'écrasant au pied de la falaise. Des bibliothèques tapissaient les murs, les étagères couvertes de livres et de poussière. Un fauteuil en cuir racorni était installé sous une fenêtre située à gauche de l'entrée. À droite, sous une seconde ouverture, se trouvait rassemblé le nécessaire de survie : une gazinière crasseuse, un réfrigérateur décoré d'autocollants de marques de vêtements pour surfeur, un évier. En regardant à travers les persiennes, on pouvait admirer la terrasse ombragée par une tonnelle et l'océan Atlantique qui barrait l'horizon. Table, chaises, ordinateur portable relié à internet occupaient le centre du living-room. Au fond de la pièce, une porte donnait sur une véranda où avait été aménagée une salle de bain.

Un escalier extérieur conduisait à l'étage. Une chambre à coucher, le même parquet, le même parfum de vieux livres. Il y en avait partout : sur les rayonnages, à même le sol, empilés, entassés, jetés pêle-mêle.

Après avoir fait jouer la clé dans la serrure, Emma ouvrit la porte du séjour, se rua vers une étagère fixée près de l'évier, repoussa quelques revues de chasse sous-marine, plongea sa main dans une niche — un ancien garde-manger creusé dans le mur. À sa grande surprise, ses doigts se refermèrent sur du vide.

« C'est ce que vous cherchez ? »

La voix rauque et métallique d'un homme s'exprimant en anglais avec un accent d'outre-Atlantique glaça le sang de la jeune femme.

Elle demeura pétrifiée, les yeux rivés sur la pierre d'eau.

Il va tirer. Ils m'ont retrouvée. J'ai toujours su que cela se terminerait ainsi...

Un long silence. Seulement troublé par le murmure de l'océan dans le lointain.

Qu'est-ce qu'il attend ?

Ce fut à cet instant qu'elle perçut un léger sifflement accompagné d'un cliquetis métallique intermittent, celui d'un mécanisme d'horlogerie, ou de quelque chose de ce genre.

Emma se retourna.

Un type en chemise blanche, cravate, veste et pantalon de costume sombres se tenait assis sur une chaise au fond de la pièce ; dos à la bibliothèque, l'inconnu faisait face au fauteuil et à la porte d'entrée. Elle ne pouvait guère distinguer ses traits tant les persiennes closes ne laissaient filtrer qu'un mince rayon de soleil. Epaules voûtées, crâne dégarni, tout chez lui trahissait un âge avancé — ou tout au moins une santé chancelante —, impression renforcée par le masque à oxygène qui lui couvrait le nez et la bouche ainsi que la machine respiratoire posée à ses pieds.

L'individu braquait un pistolet mitrailleur Mini-Uzi dans sa direction.

« Vous devrez trouver autre chose pour caler vos livres, dit-il en agitant son arme. J'ai également confisqué le Colt 45 retrouvé sous votre oreiller, ainsi que les grenades défensives que mes hommes ont dénichées un peu partout dans la maison... Mais ne craignez rien : si j'avais voulu vous punir, ou prendre des mesures définitives, ce serait déjà fait... Allez voir sur la terrasse pour vous en persuader, je vous prie. »

La jolie blonde obtempéra. Mécaniquement. Arrivée sur le seuil, elle constata que deux types costumés faisaient le pied de grue à l'entrée du sentier conduisant à Valle Gran Rey ; l'un d'eux prononça quelques mots dans son micro-oreillette puis dodelina de la tête.

« Ceux-là n'ont fait que vous rabattre depuis le Tambara, reprit l'Américain entre deux expirations. La zone a été *stérilisée* voilà une demi-heure par ces autres messieurs... » Emma entendit son interlocuteur actionner la commande d'un talkie-walkie, avant d'ajouter sur un ton soudain beaucoup plus incisif : « Vous pouvez sortir, maintenant ! »

L'inconnu étouffa une quinte de toux tandis que les buissons envahissant les pentes du ravin d'Argaga s'agitaient en tous sens.

Emma sursauta. Les arbrisseaux prenaient forme humaine : des soldats aux visages noircis portant des filets de camouflages sur leurs tenues de combat. Fusils mitrailleurs à lunettes, système de vision nocturne fixé aux casques lourds, moyens de communication par satellite : la panoplie complète du guerrier high-tech. Les hommes mirent l'arme à l'épaule puis descendirent la colline, s'avançant dans sa direction. Sur sa droite, un sniper disposant du même équipement progressait vers la maison tout en piétinant sans vergogne les plantations du potager — au grand dam de la jeune femme qui se mit à insulter le

militaire entre ses dents. Les échos des pales de rotor d'un hélicoptère invisible résonnèrent dans le fond du vallon, couvrant ses jurons.

« Tout ce dispositif n'est là que pour sécuriser notre rencontre, mademoiselle. Je tenais absolument à vous parler aujourd'hui. Figurez-vous qu'il y a exactement quarante-neuf ans, Friedrich Saxhäuser se trouvait dans un endroit que vous et moi connaissons bien...

– Je vous attendais, répondit la jeune femme en se retournant vers l'Américain. Je savais qu'un jour ou l'autre vous me retrouveriez, que je devrais vous affronter... » Elle referma la porte dans son dos.

« Ce comportement bravache ne m'est pas inconnu. Mais je ne suis pas certain que ce soit ce que vous pensez au fond de votre cœur, siffla le vieillard. Vous ne vous seriez pas cachée au fond du trou du cul du monde si vous n'espérez pas m'échapper.

– Vous vous trompez. Ce n'est pas à vous que je cherche à échapper en vivant à La Gomera.

– Et à quoi, alors ? À l'extinction ? Vous me faites rire ! Vous êtes aussi idéaliste que votre... » La quinte de toux l'obligea à se pencher en avant.

« Vous avez l'air d'avoir besoin d'un remontant. Si vous voulez, je peux vous offrir un verre de Limoncello. Le dernier verre d'un condamné, qui sait ? »

Les expirations saccadées de l'inconnu se muèrent en un rire étranglé.

Sans attendre sa réponse, Emma se dirigea vers le réfrigérateur, ouvrit la porte, en sortit une bouteille aux parois givrées contenant un liquide jaune vif.

« Il vient de Paestum... » Elle s'empara de deux verres qui séchaient à côté de l'évier. « Un petit producteur établi près d'Agropoli bien avant la Seconde Guerre mondiale. »

Elle posa les récipients sur la table, les remplit, s'en saisit puis s'avança vers l'inconnu.

« Je vous écoute, monsieur », dit-elle en lui tendant l'un des verres de Limoncello.

L'autre voulut s'en emparer, mais Emma déroba sa main.

« Toutefois, avant de commencer, j'aimerais pouvoir vous identifier. Ou, tout au moins, être sûre de votre... comment dire ? De votre *niveau d'accréditation* ? »

La jeune femme planta ses yeux dans ceux de l'inconnu : deux iris bleus, un regard pétillant d'intelligence, de vivacité d'esprit, offrant un singulier contraste avec son visage émacié aux rides profondes et au teint cadavérique.

« Je savais que vous me poseriez cette question, mademoiselle... »

Il inspira profondément.

« Depuis toutes ces années, je suis celui qui fait en sorte qu'il n'y ait jamais de conclusions irréfutables au sujet de l'existence des *étrangers*. Celui qui discrédite. Celui qui fait taire. Celui qui fait peur... parfois pire. Les gens voient souvent la peur comme une faiblesse. Elle peut l'être. Et dans mon métier, je dois moi-même, parfois, faire peur aux gens. Mon éducation m'a appris que ce genre de comportement ne contribuerait pas au salut de mon âme, mais je crois avoir toujours été honnête avec mes convictions en demeurant impitoyable. Parce que l'échec n'a jamais été une option, jusqu'à aujourd'hui. Et aujourd'hui encore, j'utilise la peur pour parvenir à mes fins. Y compris avec vous.

– Ce genre de discours ne m'impressionne pas. Vous allez devoir trouver autre chose, ou faire usage de cette peur...

– Alors que diriez-vous de cela, mademoiselle : si je vous apprenais que Reinhard Heydrich — le chef de la police secrète du III^e Reich, le grand ordonnateur de la Solution finale, l'un des pires criminels que la Terre ait jamais porté — n'a pas été tué à Prague en 1942, mais qu'il a survécu à ses blessures ? À l'insu de tous, vainqueurs comme vaincus, tribunaux internationaux, grand public, instances qui traquent toujours les derniers criminels nazis et luttent pour entretenir le souvenir des martyrs de l'holocauste... Que diriez-vous, si je vous apprenais que Heydrich a survécu pour servir les intérêts d'une race venue d'une autre planète ? »

La poitrine de l'inconnu se soulevait comme celle d'un coureur de fond venant d'interrompre son effort ; la cadence de son appareil respiratoire s'approchait de celle d'une machine à coudre.

Emma serrait les dents, soutenant le regard implacable du vieillard.

« Je vous répondrais que c'est une excellente entrée en matière pour commencer votre histoire. »

– première partie –
itinéraire de l'horreur

1.

Le roi se meurt

*Hôpital Bulovka,
Prague, 31 mai 1942*

« OUI, LE MONDE n'est qu'un orgue de barbarie dont joue Notre Seigneur lui-même, et chacun doit danser sur cet air qui est sur le rouleau... »

Pâle, les traits tirés, Reinhard Heydrich murmurait l'extrait du livret d'un opéra composé par son père. Un père ruiné, un père à la carrière d'artiste brisée par la crise économique qui avait frappé l'Allemagne au lendemain de la défaite de 1918. Un père dont les échecs guidaient la trajectoire du fils gravissant un à un les échelons vers le pouvoir depuis son entrée dans la SS en 1931.

Cet avenir radieux s'éloignait à mesure que le teint vitreux du Protecteur de Bohême-Moravie se confondait avec les draps blancs de son lit d'hôpital, un linge prenant d'heure en heure les atours d'un suaire.

« Oui, le monde n'est qu'un orgue de barbarie dont joue Notre Seigneur lui-même, et chacun doit danser sur cet air qui est sur le rouleau... » répéta le blessé.

Assis à son chevet, Heinrich Himmler — le maître de la SS — posait une main rassurante sur le bras de son subalterne.

« Ne parlez pas, Reinhard. Il faut vous ménager... » Le Reichsführer soufflait ses paroles sur un ton paternel.

En retrait, adossés au mur comme deux condamnés à mort face au peloton d'exécution, Hollbaum et Dick — les médecins allemands ayant opéré Heydrich — attendaient que la terre s'ouvre et les engloutisse. Affirmer que l'intervention s'était bien déroulée, certifier que le malade se remettait de l'ablation de sa rate, qu'il mangeait désormais avec appétit les plats mijotés par son épouse, jurer que les traits cadavériques de leur patient s'expliquaient par une simple anémie dont il ne resterait que de mauvais souvenirs d'ici un jour ou deux... Autant de propos rassurants servis à Himmler par les chirurgiens priant qu'en sauvant la peau du Fauve blond, ils parviendraient à sauver la leur.

Oiseaux de mauvais augure, gardiens des enfers tapis devant la porte de la chambre d'hôpital du Reichsprotector, les SS-Obergruppenführer Karl Hermann Frank et Kurt Daluge surveillaient les deux médecins du coin de l'œil. Ces officiers remplaçaient Heydrich dans ses fonctions depuis quelques heures. Tout le monde savait qu'Adolf Hitler avait assorti leur nomination des pleins pouvoirs. Le Führer réclamait la tête des auteurs de l'attentat, mais également celle des membres de leur famille, de leurs amis, de ceux qui les avaient aidés à accomplir leur forfait, en attendant de coller contre un mur chaque Tchéque ayant croisé leur route...

D'autres sommités se pressaient autour de la couche du « roi de Prague », tout un aréopage de blouses blanches, de mines graves, de poses contrites de pénitents ; une assemblée digne de l'arrière-plan d'un tableau de l'âge d'or de la peinture flamande. Himmler avait emmené dans ses bagages Karl Gebhardt, son médecin personnel. Le professeur devisait à voix basse avec Karl Brandt, l'un des docteurs chargés de veiller sur la santé d'Adolf Hitler. Leurs assistants prenaient des notes, comme si les deux hommes dictaient les Tables de la Loi à leurs disciples.

Brandt conseillait de soigner le patient avec un sulfamide antibactérien, un médicament en cours d'expérimentation dans les laboratoires SS — la pénicilline n'existait qu'en Grande-Bretagne à cette époque. Gebhardt s'opposait à ce traitement, invoquant des problèmes de déshydratation que ne pourrait supporter le Reichsprotector.

En pleurs, vêtue de noir, Lina Heydrich suivait leur conversation sans en comprendre un traître mot, consciente cependant que ce débat d'experts pouvait décider du sort de son époux.

Celui-ci n'avait-il pas trop provoqué sa chance quatre jours plus tôt ? Cette chance insolente qui lui collait aux basques depuis 1931, lorsque le cadet de marine renvoyé pour indignité avait intégré la SS, s'ouvrant ainsi une voie royale sur le chemin du pouvoir. La SS : un État dans l'État — un État dont Reinhard Heydrich nourrissait l'espoir de devenir un jour le maître.

Ce mercredi 27 mai 1942, comme de coutume, Heydrich traversait Prague en Mercedes décapotée et sans escorte, si ce n'est celle de Klein, son chauffeur, un géant haut de deux mètres. Sous sa veste, il portait un gilet pare-balle ne protégeant que l'avant du torse.

Lorsque le terroriste avait surgi, mitrailleuse au poing, son arme s'enrayant avant même qu'il ait pu tirer un seul coup de feu, le chef de l'Office central de la sécurité du Reich avait ordonné à Klein de stopper la voiture, bondi sur ses jambes, pris appui sur le pare-brise, sorti son Luger, pointé le pistolet et pressé la détente... Pour constater que son semi-automatique n'était pas chargé.

Provoquer ainsi la chance, encore et toujours, quand la plus élémentaire prudence recommandait à Heydrich d'ordonner à son chauffeur d'écraser la pédale d'accélérateur pour fuir le lieu de l'embuscade.

Un second assaillant avait jailli derrière les SS et lancé une bombe en direction de la berline. Manquant sa cible, la grenade avait explosé sur le pavé. Son souffle avait soulevé la Mercedes, transpercé d'éclats sa carrosserie.

Touché au dos, Heydrich était demeuré conscient, envoyant Klein poursuivre les terroristes qui déguerpissaient. S'emparant de son portefeuille calé entre ses jambes sans lâcher son arme, le Reichsprotector avait réussi à prendre place à bord d'une camionnette puis ordonné au chauffeur tchèque de le conduire à l'hôpital.

Quatre jours plus tard, Himmler scrutait la pâle figure du roi de Prague. La chance s'accrochait-elle encore aux épaules du Fauve blond ?

Après une Sten enrayée, une bombe ratant sa cible, voilà qu'il se remet de l'intervention chirurgicale. Décidément, le Valhalla ne voudra jamais de lui !

Le Reichsführer promena son regard dans la chambre. Le gisant, le lit de douleur, les murs grisâtres, les fenêtres recouvertes de peinture blanche — comme toutes les autres dans l'hôpital Bulovka afin de prévenir l'éventualité d'un tireur embusqué. L'assistance compassée : cette chère Lina, la fine fleur du corps médical, les hautes instances de la SS. Aux quatre coins du bâtiment, les policiers, les hommes en arme. Et plus loin, dans les rues de Prague, les barrages, les blindés, les nids de mitrailleuses sur les trottoirs ou sur les toits. Plus loin encore, à Berlin, Goebbels surveillant avec anxiété la propagation de la « sombre rumeur » venue du Protectorat, affûtant les arguments tranchants de sa propagande pour permettre au Führer de sortir la tête haute de cette crise majeure.

Hitler redoutait l'impact politique déplorable que pourrait avoir le décès de l'un des piliers du régime circulant sans escorte dans une Europe en guerre, aussi avait-il dépêché Himmler sur place pour régler cette affaire. Le maître de l'Ordre noir était en outre l'unique personne, en dehors du Reichskanzler, à connaître l'existence d'un certain dossier rouge. Or, ce dossier avait disparu au cours de l'attentat. Il contenait tout ce que Heydrich savait à propos de l'Irak, du Château des millions d'années, du Marteau de Thor.

Le décor était planté, ses figurants prêts à assister à la mort du roi... ou à un miracle.

Les pensées de Himmler s'égarèrent : des escadrilles d'engins cosmiques aux flancs frappés de la croix gammée ravageaient Washington

pendant que ses SS s'emparaient du Capitole, équipés de l'arme découverte dans la vallée du Petit Zab par Saxhäuser. Victoire qui annonçait son règne éternel à la surface du globe, lui, l'ancien éleveur de poulets se rêvant en maître incontesté d'un nouvel ordre de chevaliers.

*Hôpital Bulovka,
Prague, 2 juin 1942*

Reinhard Heydrich souffrait le martyr : l'infection gagnait. Le Reichsprotektor de Bohême-Moravie, le chef des services de renseignement et de la police politique du Reich, le concepteur de l'industrie mortelle censée permettre « la Solution finale de la question juive en Europe » était en proie aux tourments de la fièvre.

« Retourne à Fehmarn. » Ses dernières paroles pour Lina. Fehmarn, l'île de la Baltique où se trouvait la résidence familiale des Heydrich. Le patron du RSHA voulait-il éloigner les siens de quelque fantôme malveillant rôdant dans Prague ? Nul ne le saurait jamais. Il plongea dans le coma avant que le soleil ne se couche.

Tout le personnel retint son souffle à l'hôpital Bulovka dans l'attente de l'heure inéluctable. La nuit passa ; l'aube du 3 juin approchait. Des SS armés jusqu'aux dents surveillaient la porte du mourant. Deux infirmières de la Schutzstaffel et un médecin occupaient la salle de garde tandis que son épouse somnolait dans une chambre voisine, guettant l'instant fatal. Deux inspecteurs de la Gestapo arpentaient le couloir — à portée du téléphone relié à Berlin par une ligne directe —, répétant mentalement les mots qu'il leur faudrait prononcer au moment du décès, une fois entrés en communication avec leurs supérieurs. Le reste du bâtiment faisait penser à un palais des Césars endormi. Un Prétorien en Stahlhelm noir tous les dix mètres figé au garde-à-vous, des cohortes martelant le pavé au-dehors ; chiens-loups aux abois, lampes-torches fouillant les ténèbres, projecteurs léchant les murs, mitrailleuses prêtes à faire feu au moindre bruit suspect. Un palais des Césars endormi éclairé par les chiches lumières jaunâtres des veilleuses de nuit, vidé de tous ses malades, où ne s'activait qu'un personnel trié sur le volet.

La ville de Prague retenait elle aussi son souffle, redoutant la vengeance qui s'abattrait à l'instant où Reinhard Heydrich passerait de vie à trépas.

Mais le Fauve blond s'accrochait.

Le moribond respirait avec peine, froid, mâchoires crispées, visage semblable à un masque mortuaire de cire.

Survivrait-il à la nuit ?

Les cloches des églises tintèrent. Trois heures et quart du matin. Pas un des Prétoriens ne cilla. Un silence pesant retomba sur l'hôpital et ses environs.

Trois heures passées de seize minutes.

Dix-sept minutes.

Les inspecteurs en veste de cuir noir de corvée dans le couloir se désintéressaient du mouvement régulier de la trotteuse de l'horloge suspendue au-dessus de leurs têtes. Le premier bavardait à voix basse avec une des infirmières. Le second, les yeux dans le vague, tenait entre ses doigts une cigarette qui soudain lui échappa.

Le mégot toucha le sol.

Il continua de se consumer sur le dallage froid.

Trois heures dix-huit minutes.

Le fumeur n'avait pas réagi. Son collègue avait cessé de courtiser la fille en blouse blanche. Cette dernière affichait un sourire figé, un regard fixe, visage semblable à celui d'un mannequin dans une vitrine de grand magasin. La SS-Gefolge et les deux policiers étaient devenus raides comme des pantins de bois.

Dans le cadran de la pendule accrochée au mur, le mouvement des aiguilles s'inversa. D'abord lente, la rotation s'accéléra. Heures, minutes et secondes finirent par se confondre. On n'entendait plus que le cliquetis affolé du mécanisme dans le bâtiment.

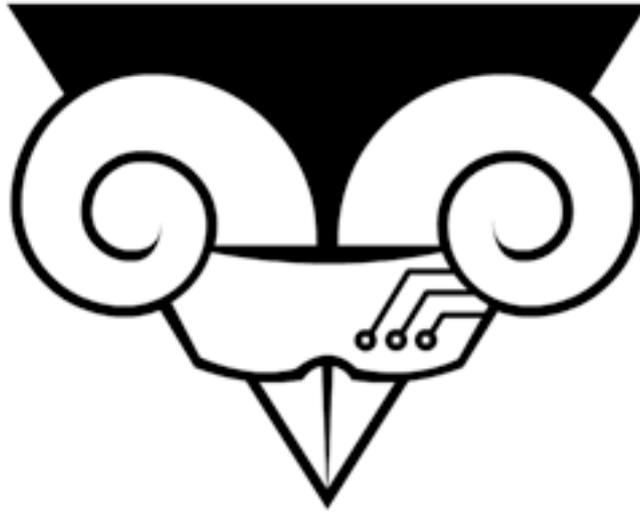
Des ombres se profilèrent derrière la porte vitrée qui permettait d'accéder aux escaliers. Les deux battants furent repoussés en silence, comme sous l'effet d'un courant d'air, ouvrant le passage à une dizaine de silhouettes humanoïdes hautes de moins d'un mètre cinquante. Des êtres au pas lourd, vêtus de combinaisons et de casques intégraux argentés.

Les étranges apparitions défilèrent devant les Prétoriens aux Stahlhelm noirs et aux bottes de cuir luisantes. Les SS ne bronchèrent pas, conservant leurs pistolets mitrailleurs en bandoulière, regard fixé droit devant eux. Près du bureau des aides-soignantes, les inspecteurs de la Gestapo semblaient poser pour un photographe : l'un souriait toujours niaisement à l'infirmière militaire, un filet de bave au coin des lèvres, l'autre scrutait l'endroit où s'éteignait lentement sa cigarette.

La botte de l'un des êtres en scaphandre écrasa le mégot, l'humanoïde frôlant le policier. Ce dernier oscilla quelques instants, telle une statue de cire bousculée par un visiteur dans un musée des horreurs.

Remerciements

Virginie et Emma, pour leur amour ; Zaid Alani, de l'ambassade d'Irak à Paris, pour m'avoir fait découvrir quelques recettes de cuisine de la région de Bagdad ; Maurice Benichou, pour ses avis médicaux ; Philippe Brunella, conservateur du Musée de la Cour d'Or à Metz, pour ses compétences en archéologie et ses connaissances spéléologiques ; l'adjudant Florent B., pour les techniques d'interrogatoire ; Mickael Cherbeix, relecteur ; Gilles Dumay, l'homme providentiel sans qui rien ne serait arrivé ; Stéphane Dupuis, relecteur ; Paul Filippi, qui m'a conseillé de faire de mon scénario une série de romans en 2007 ; Sylvie Frisoli, pour m'avoir aidé à repousser les limites ; Olivier Girard, le second homme providentiel sans qui rien ne serait arrivé non plus ; Eckhard Holtz, délégué du Consistoire israélite de Baden (Allemagne), pour m'avoir aidé à façonner le personnage de Saxhäuser et de ses contemporains ; Roland Lehoucq, pour toutes nos conversations à propos de l'atome ; Erwann Perchoc, le troisième homme, et non des moindres, qui connaît chaque méandre de la tétralogie des *Origines* ; Raül Morales Lamura, qui sait produire de la Piña Colada au litre, pour ses éclairages sur l'Amérique du Sud et le Chili de Pinochet ; Yanina Isuani, pour le voyage dans les pampas argentines ; la représentation du gouvernement régional du Kurdistan-irakien à Paris et leur gentille bibliothécaire dont j'ai oublié le nom ; le colonel Benoît Quentin, médecin-militaire, pour m'avoir accompagné sur l'itinéraire de l'horreur ; Rino Ramella, relecteur ; Laurent Ramella, relecteur ; Ghislaine Régnier, relectrice ; Jean-Luc Rivera, pour ses connaissances encyclopédiques au sujet des phénomènes paranormaux ; Eric Teng, qui m'a aidé à broser le tableau de l'armée américaine en Europe en 1944.



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.